

JESS

*Dix semaines plus tard – Vendredi 13 février 2015*

Je me réveille avec un goût de sel sur les lèvres. Pendant un petit moment, mes yeux essaient de se faire au crépuscule du matin, et mon esprit tarde plus longtemps encore à réaliser que je pleurais dans mon sommeil. Je regarde le réveil, sur ma table de chevet, et bats mes cils encore humides. C'est officiel : je n'arriverai jamais à me rendormir.

Le corps engourdi, je quitte lentement le lit et traverse le palier pour jeter un œil dans la chambre qui fait face à la mienne. Elle dort à poings fermés. Je résiste au besoin que j'ai de la toucher, de poser le dos de ma main sur son front. C'est devenu un automatisme, depuis ce fameux jour où, bébé, nous n'avons pas pris sa température à temps pour empêcher la pleurésie de lui tomber dessus.

Sa respiration est douce et régulière, telle l'aiguille d'un métronome calé sur un rythme tranquille. Sa poitrine se soulève doucement sous les couvertures. Elle passe alors sur le ventre et me tourne le dos, une main dressée au-dessus de la tête, l'autre tombant sur le côté du lit. Je prends son bras et le cale contre son corps.

La chambre suivante est celle d'Anna. Je saisis un oreiller sur son lit, le presse contre ma poitrine et descends lentement l'escalier. Bientôt, la cafetière s'active avec la promesse imminente de mon précieux nectar matinal. Je remplis la *lunch box* de Rose. C'est le dernier jour d'école avant les vacances, et quelque chose

me dit que l'excitation d'une journée sans leçons va la pousser à se réveiller plus tôt que d'habitude, ce matin... Vu qu'elle ne rentrera pas bien tard, je lui prépare une simple tranche de pain de mie légèrement beurrée, coupée en deux, avec une tranche de jambon au milieu. Sans la croûte, bien sûr. Elle déteste ça. Une mandarine – celle avec la peau épaisse, facile à peler –, et une bouteille d'eau.

Je force mes mains à s'immobiliser, me demandant si le fait d'allumer la télé stoppera net cette désagréable sensation que la journée sera mauvaise. Avant même que je ne m'en rende compte, ma main s'est emparée d'un cadre photo. Sans prendre la peine d'y jeter un œil, je dresse le bras et l'envoie valser à travers la pièce. Tel un frisbee, il atterrit sur un canapé, à trois bons mètres de là, précisément là où j'aurais dû souhaiter qu'il atterrisse. Je quitte la cuisine et gagne l'autre côté de la pièce qui s'étire à l'arrière de ma maison étroite. La logique voudrait qu'on y trouve une table à manger, mais j'y ai installé un fauteuil en cuir et un vieux canapé deux-places complètement élimé qu'Anna et moi avons sauvé de la destruction avec la ferme intention de le retaper. Je m'y écroule et passe la paume de ma main sur son vieux tissu à la surface pelucheuse. Puis je récupère le cadre, le serre contre ma poitrine avant de le poser sur mes genoux, la photo tournée vers le bas.

Je saisis le téléphone et compose un numéro que je connais par cœur.

– Dis-moi de ne pas détruire les photos. Rappelle-moi que je le regretterai.

– Jess, il est six heures du matin...

– Je suis désolée. Dis-le-moi. S'il te plaît.

– D'accord...

Leah s'éclaircit la gorge. Je l'imagine se redresser dans son lit, Gus grommelant à côté d'elle.

– Ne touche pas à ces photos. Ne casse rien. Tu le regretteras.

– D'accord.

Je serre le cadre argenté plus fort encore. Je n'ai pas besoin de le regarder. Anna a quatorze ans, dessus. Elle est partie faire

du camping en France. C'est cet été-là qu'elle a découvert les garçons.

– Je t'aurais appelée dès mon réveil, tu sais, commente Leah en s'efforçant de réprimer un bâillement.

– Oui, je sais.

– Joyeux anniversaire, grande sœur. Ça va aller, aujourd'hui ? Je lâche un ricanement ironique.

– Pas le choix. Désolée de t'avoir réveillée. Excuse-moi auprès de Gus. À plus tard.

Je raccroche et me mets à caresser le cadre. Aujourd'hui, j'ai quarante-huit ans. Et elle, elle en a vingt-cinq. Vingt-cinq ans plus tôt, elle débarquait dans mon univers à la vitesse de l'éclair. Sans les réflexes experts de la sage-femme, elle aurait volé à travers la pièce, retenue seulement par le cordon qui nous reliait toutes les deux.

– Joyeux anniversaire, mon bébé.

Je parle tout haut, mais il n'y a personne.

– Mamy ?

Je fais volte-face. Rose avance vers moi, les bras dressés. Elle semble marcher au ralenti, et je grave aussitôt dans ma mémoire cette image d'elle cherchant mes bras, avec sa crinière bouclée encore tout emmêlée. Je la prends et la serre tout contre moi. Elle glisse ses bras dans mon cou et enfouit ses doigts dans mes boucles. Je me retrouve immédiatement plongée à cette époque où, encore petite, elle avait à peine quelques mèches en tire-bouchon sur son crâne duveteux. Elle saisissait alors mes boucles de ses petits poings, fascinée par les spirales qui s'étiraient doucement entre ses doigts. J'étais pour ma part tout autant captive. Ce n'était pas mon enfant, mais notre ADN commun nous avait fait hériter de la même chevelure frisottante.

Et me voici aujourd'hui, les doigts emmêlés dans sa crinière, à lui masser la tête de cette manière qu'elle aime tellement...

– J'ai fait un cauchemar, souffle-t-elle en me serrant plus fort.

*Moi aussi. J'ai rêvé que ta maman nous avait quittés. C'est la même chose toutes les nuits. Alors je me réveille, je sens son oreiller, et je me dis que ce n'était qu'un rêve.*

– Ne t’inquiète pas, ma chérie, je la rassure en posant un baiser sur son crâne. Ce n’était rien qu’un mauvais rêve.

– À qui est-ce que tu parlais ?

– À personne. Je parlais toute seule.

– Papa dit que les gens parlent tout seuls quand ils vieillissent. Elle s’écarte alors et plonge son regard dans le mien.

– Tu es vieille, aujourd’hui, mamy ?

Sa bouche est étirée en un sourire, et pourtant, ce sont ses yeux, bordés de longs cils recourbés, qui semblent rire. Ce simple mystère parvient presque à m’arracher un hoquet de stupeur.

– Coquine, va, lui dis-je en me mettant à la chatouiller sous les bras. Ne t’imagine pas que je suis si vieille que ça... Et si on allait prendre une douche avant le petit déjeuner ?

Elle pousse un cri et se met à monter les marches quatre à quatre en déclarant qu’elle a une carte pour moi. À tout juste cinq ans, elle ne se souvient pas que c’est également l’anniversaire de sa mère, aujourd’hui, et quelque part, je me dis que ce n’est sûrement pas plus mal.

Leah me rejoint devant le portail de l’école. Après m’être accrochée à la petite beaucoup plus longtemps que ce que je n’aurais dû, je la laisse prendre la direction de sa classe, Leah et moi lui faisant de grands signes.

Mais avant d’avoir atteint la porte, Rose fait volte-face, se rue vers moi et me murmure :

– Je t’aime, mamy.

– Au-delà des étoiles.

Je lui envoie un baiser qu’elle rattrape de la main avant de me le renvoyer. Je serre un poing sur ma poitrine. C’est notre petit truc à nous, un rituel que l’on a entamé dès le premier jour où je l’ai accompagnée à « la grande école ». C’est quelque chose qu’Anna et moi faisons aussi quand elle était petite.

Puis elle repart en courant, et sa copine Amy l’attrape par le bras avant que toutes les deux ne disparaissent dans la classe.

Ça me fait tout drôle de ne pas y aller avec elle, mais puisque je suis parvenue à m’arracher un *exceptionnel* jour de congé en

m'arrangeant avec Trish, l'autre assistante pédagogique des CM2, je préfère ne pas trop m'attarder, de peur qu'ils décident de changer d'avis. Mes vacances commencent donc maintenant. Dans la cour, Finn, le fils de Theo, me fait un petit signe de la main. Il est grand pour son âge, plus grand que tous ses camarades, et je vois bien qu'il se demande ce que je fais de ce côté-ci de la clôture.

– Tu es venue t'assurer que j'étais toujours en vie ? je lance à ma sœur tandis que je réponds au salut de Finn avant de repartir vers ma voiture.

– Exactement.

Leah n'est pas réputée pour son sens de la subtilité.

– Je vais bien, ne t'inquiète pas.

– Arrête ton char, rétorque-t-elle en secouant la tête. Aucun d'entre nous ne va bien. Tiens...

Elle me tend un petit paquet et une carte, que j'enfonce aussitôt dans mon sac.

– Je sais que tu ne fêteras pas ton anniversaire... ni le sien. Mais ce n'est pas une raison pour oublier cette journée.

Elle dresse alors les bras vers moi et me serre brièvement. Cela tient plus de l'accolade que du câlin – Leah est incapable d'en faire un digne de ce nom. Je décide tout de même de profiter de ma chance et ferme les yeux quelques instants.

– C'est Sean qui la récupère à la sortie, c'est ça ? me demande-t-elle.

Je confirme d'un hochement de tête. Il est passé prendre son sac hier soir, une fois la petite couchée.

– Allez, ce n'est que pour dix jours... Elle va pouvoir profiter de son père, après tout, et puis, ses parents seront là pour l'aider, s'il a du mal à s'en sortir.

Je m'écarte de Leah. L'idée que Sean, le père de Rose, joue au papa avec elle dans un hôtel de luxe en plein milieu des Canaries ne m'emplit aucunement de la joie à laquelle tout le monde semble s'attendre de ma part. La vérité, c'est qu'il ne la connaît pas. Il ne sait pas qu'elle adore terminer ses repas avec un petit-suisse, qu'elle se réveille trois nuits par semaine en appelant sa mère, qu'elle aime choisir ses vêtements toute seule le matin, ou encore

qu'elle a besoin d'un gros câlin pour pouvoir s'endormir. Il ne sait rien de tout cela.

– Il ne la connaît même pas, je décide de déclarer à haute voix.

– Il essaie pourtant. Même avant qu'Anna meure...

– Tais-toi, je lâche en tournant brusquement la tête vers elle.

– Je cherche simplement à te faire comprendre qu'Anna et toi étiez une force de la nature, toutes les deux. Laisse-le jouer son rôle de père, Jess. Rose va avoir besoin de lui aussi, dans sa vie.

Je serre les bras contre mon corps, hermétique à ses paroles.

– On va manger un bout ? propose-t-elle.

– Non.

Tout ce que je veux, c'est qu'elle arrête de parler. Que fait-elle encore là, au juste ? N'a-t-elle pas un travail ?

– Excuse-moi...

Elle a tout à fait conscience de ce qu'elle vient de faire.

– Je n'aurais pas dû dire ça, ajoute-t-elle.

– Non, tu n'aurais pas dû.

Personne. Personne n'a le droit de dire qu'Anna est morte. Personne. Je me fiche de savoir que je suis dans le déni. Je me fiche de savoir que les chances qu'elle soit encore en vie sont inexistantes. Je n'ai *pas* de corps à enterrer.

Leah tend de nouveau les bras et les enroule autour de ma nuque.

– Je suis vraiment désolée... C'était un gros manque de tact de ma part, surtout un jour comme aujourd'hui...

– Elle me manque tellement, parviens-je à murmurer avant de me mordre la lèvre inférieure, si fort qu'un goût de métal m'envahit aussitôt la bouche.

– Je sais, souffle-t-elle, prolongeant encore son étreinte, sa main serrant ma manche plus fort que d'habitude. Je suis là, d'accord ? Je t'aime.

Je ne lui dis pas que ça ne suffit pas.

– Alors, on va se le prendre, ce petit déjeuner ?

– Qu'est-ce que je vais devenir, sans elle ? je lance tandis que nous reprenons le chemin de nos voitures.

Leah hausse légèrement les épaules.

– Continue de respirer, c'est tout.

– Hein ? C'est ça, ton conseil ? Continuer de respirer ?

– Tu ne...

– Je *quoi*, Leah ? Hein ? Dis-moi, je t'écoute. Qu'est-ce que je fais mal, au juste ? Tu n'en sais rien de rien, voilà la vérité.

Puis je m'éloigne en lançant d'une voix plus forte :

– Je n'ai pas faim. Si tu te dépêches, tu peux encore avoir le train de neuf heures dix.

– Jess, attends-moi, s'il te plaît ! Arrête !

Mais je suis déjà dans ma voiture, attachée et prête à démarrer. Elle ne comprend pas. Elle n'a jamais eu d'enfant, si bien qu'elle est totalement détachée de la vraie vie. Tandis que sa silhouette disparaît petit à petit dans mon rétroviseur, je tente de justifier mon geste, même si j'ai conscience que je n'aurais jamais dû l'abandonner comme ça. Elle fait de son mieux. Comme nous tous. Mais Leah ignore ce qu'est l'amour inconditionnel. Elle ignore comme la douleur de perdre un enfant domine tout le reste pour ne former qu'une entité lourde et suffocante.

Je suis de retour chez moi quelques minutes plus tard et tente de m'occuper en me lançant dans le ménage. Alors que je m'apprête à monter, je passe devant une pile de chaussures d'Anna, dans l'entrée, entassées les unes sur les autres. Talons hauts, semelles plates... tout est mélangé. Mes yeux se posent sur une élégante botte en daim coudoyant un vulgaire richelieu marron. Je n'y touche pas. J'ai peur qu'en y touchant, ne serait-ce que pour les monter dans sa chambre, elle ne revienne plus jamais. Je les laisse donc ici. Et j'essaie d'oublier toutes ces fois où je lui ai hurlé de dégager ces saletés de l'entrée. Oui, c'est comme ça que j'appelais les affaires de ma fille : des saletés.

Dans la chambre de Rose, j'aspire la moquette recouverte des paillettes dont elle s'est servie pour confectionner ma carte. Je change les draps, y découvre quelques pièces de Lego que je jette dans la grosse boîte sous le lit. Son odeur s'est imprimée sur les draps, et j'en inhale une pleine bouffée lorsque je repasse devant le tas de chaussures d'Anna, en direction de la buanderie.

Dans la cuisine, mon téléphone vibre. Un message de Theo. Theo est un ami fidèle de plus de dix ans rencontré au travail. C'est l'un des rares qui puisse comprendre mon état d'esprit, aujourd'hui.

*J'imagine que tu n'as pas envie d'entendre « Joyeux anniversaire »... RDV au Costa à 12 heures ? Bisous.*

Je lis son message et envisage aussitôt de refuser sa proposition. Theo doit probablement avoir une petite heure de pause entre deux rendez-vous au cabinet, et je n'ai pas spécialement envie de plomber le moral de ceux qui m'entourent. Mais l'idée de passer une longue journée d'anniversaire seule avec moi-même me pousse à aller contre la raison.

Il est midi précis, et Theo est déjà là, deux tasses posées devant lui, installé sur une banquette à l'arrière du café, notre lieu de rendez-vous habituel pour refaire le monde. L'odeur du café fraîchement moulu flotte dans l'air, et elle éveille aussitôt un souvenir du jour où Anna a disparu, le jour du marché de Noël.

– Avant que je ne m'assoie, je tiens à préciser une chose.

Theo m'observe en dressant les sourcils.

– Je n'ai pas envie de parler de mon anniversaire.

Ses sourcils se dressent davantage, creusant de longues rides sur son front.

– Theo ?

Je refuse de m'asseoir tant que je ne l'ai pas entendu acquiescer.

– Très bien.

Il pousse une tasse de café face à moi et je me glisse sur la banquette.

– Alors, lance-t-il. Comment tu gères le fait que ce soit l'anniversaire d'Anna, aujourd'hui ?

Mes yeux se ferment lentement.

– Quoi ? Tu as dit que tu ne voulais pas parler de *ton* anniversaire. Tu n'as fait aucune référence au sien.

Je fais mine de ne rien avoir entendu, avale une gorgée de mon café, fais la grimace puis le troque contre le sien.

– Sucre, je me contente de prononcer.



J'aimerais parler, mais je ne peux pas. J'aimerais pleurer, mais il semble que je n'en sois capable que dans mon sommeil. Un silence creux mais rassurant tombe sur nous. C'est parfois comme ça, entre Theo et moi. Nous sommes amis depuis tellement longtemps que l'absence de conversation ne nous effraie pas. Theo se frotte le nez du dos de la main.

– Ça ne s'arrange pas, finis-je par dire. Je t'assure. Il y a des jours où je me sens à peine la force de respirer.

En m'entendant parler, je songe une fois de plus à la façon dont je me suis conduite avec Leah un peu plus tôt.

– Cette histoire de temps qui panse les plaies, ce n'est rien qu'un gros bobard. Le temps ne guérit rien.

– Ça finira par aller mieux, tu verras. Un jour comme celui-ci fera toujours partie des pires que tu doives affronter.

Je remue fermement la tête.

– Aujourd'hui, ça ne va pas. Mais hier, c'était pire encore. Toute cette appréhension... La douleur est partout dans mon corps, jusqu'à la moindre terminaison nerveuse...

Je serre l'anse de ma tasse si fort que mes doigts se mettent à blanchir.

– Avant... Notre anniversaire, c'était... tellement particulier. Comme si elle devinait chaque fois que c'était elle, le plus beau cadeau que j'aie jamais eu.

Il sirote son café, son silence sous-entendant qu'il saisit tout à fait ce que je veux dire, puis il change tout aussi délicatement de sujet.

– Tu as prévu quelque chose, ce soir ?

– Leah m'a invitée, oui. Gus a dit qu'il cuisinerait. Mais... je verrai sur le moment. Je ne suis pas sûre d'y aller.

– On dirait bien que tu as besoin d'un câlin, toi...

Je balaie aussitôt le petit café des yeux.

– Non merci, Theo. Tu as beau être séparé, tu dois avoir une bonne dizaine de patients qui traînent ici, et tu es toujours un homme marié, je te rappelle.

– Hmm, commente-t-il.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? « Hmm » ?

– Rien du tout. Nous sommes ici pour parler de toi. Tu veux manger quelque chose ? Tu devrais. Il ne te reste plus que la peau sur les os...

Je refuse toute nourriture et décide à mon tour de changer de sujet.

– Comment va Finn ?

Je dois avouer avoir beaucoup de mal à saisir comment, en prenant la décision de quitter son mari, Harriet a pu prendre celle de quitter également leur fils de onze ans.

– Il semble s'en sortir pas trop mal... Ce sont les premières vacances qu'il va vivre avec ses parents séparés... Ça risque de lui faire bizarre. Tu passes plus de temps à l'école avec lui que moi à la maison, tu sais.

Son sourire est interrogateur, mais je ne me sens pas d'aborder ce sujet – pas aujourd'hui. Finn n'est pas lui-même, en classe ; il cherche constamment à attirer l'attention sur lui. Mais comment lui en vouloir, au vu des circonstances ?

– Bon, je vais devoir y retourner, lance Theo en posant les deux mains sur la table avant de se lever. Alors, tu le veux ou pas, ce câlin ?

Ses yeux, de la même couleur que le pantalon kaki qu'il porte aujourd'hui, ne me lâchent pas.

Nous nous enlaçons, et je le sens me serrer fort contre lui. Un effluve de son après-rasage me chatouille les narines, et je pense aussitôt à Anna. Je ferme les yeux et me force à croire que c'est avec *elle* que je partage ce moment d'intimité, que c'est *son* parfum que j'inhale – un parfum fleuri et sucré, plutôt que l'odeur musquée de Theo. Il faut à tout prix que je le laisse partir travailler.

– Tu te souviens de cette fameuse soirée, il y a tout juste un an ? me murmure-t-il à l'oreille.

Oui, je m'en souviens. Nous étions sortis avec plusieurs amis fêter mon anniversaire, et j'avais fini debout sur une table, à danser sans pouvoir m'arrêter. Sean gardait Rose, ce soir-là, et Anna était venue me chercher en taxi après avoir passé sa propre soirée d'anniversaire avec ses amies.

« Le taxi pour la p'tite dame qui ne tient plus debout ! » avait-elle crié à travers tout le pub en débarquant.

– Ça fait du bien de repenser aux bons moments, ajoute Theo.

Il semble précisément deviner l'image qui me submerge l'esprit à cet instant. Il pose la main sur mon épaule et, l'espace d'une seconde, je m'imagine qu'il va me déclamer une vérité profonde, quelque chose qui puisse m'aider à voir la situation différemment, à affronter cette perte atroce qui me détruit à petit feu. Mais non.

– C'est un cauchemar, Jess. Rien que je puisse te dire n'arrangera les choses, mais je te promets que je continuerai toujours d'essayer.

Son commentaire n'a rien de profond, mais quelque part, ça m'aide un peu.

Il est onze heures moins vingt. Je suis dans mon lit, seule, le soir de mon quarante-huitième anniversaire. Ma mère m'a laissé deux messages vocaux ; je n'ai été capable de répondre à aucun d'entre eux. Mon ex-mari m'a envoyé un texto me disant qu'il pensait à moi. Ma sœur m'en veut de l'avoir laissée tomber ce matin et d'avoir annulé notre dîner. Ma tendre petite-fille est à l'étranger avec son père et ses grands-parents. Le mariage de mon meilleur ami est brisé et, même s'il souhaite m'aider, je doute que quiconque en soit capable. C'est d'Anna dont je veux des nouvelles.

Je sors un Valium de la boîte prescrite par Theo. J'ai à tout prix besoin de dormir, cette nuit.

*Je suis en train de flotter sur un matelas gonflable, en pleine mer, doucement ballottée par les eaux bleu marine de l'océan – la couleur de ses yeux... Je reconnais la plage de vacances prises il y a des années de cela, Doug, Anna et moi. Elle est là, sur le sable, et elle me fait signe de la main. Je suis tellement heureuse de la voir que je glisse du matelas et me mets à nager en direction du rivage. Durant tout ce temps, elle rit et m'appelle. « Maman ! Je suis là ! ». Et tandis que je nage aussi vite que mes membres me le permettent, je pleure en*

*pensant : « Elle n'a pas disparu ! Regarde, elle est là ! Devant toi. Elle n'a pas disparu ! ».*

*Je m'arrête de nager et fais du sur-place pendant quelques secondes, frustrée par la désagréable impression de ne pas me rapprocher. « Maman ! » continue-t-elle d'appeler. « Tu viens ? » Et c'est là que je l'aperçois ; l'immense mer de blanc derrière elle. Je la vois avancer très vite, sans vraiment comprendre ce que je vois. Comment une vague blanche peut-elle venir vers elle ? C'est moi qui suis dans l'eau. Lorsque la vague l'engloutit, je me sens couler sous la surface. Et dans ma chute, je cherche à me convaincre qu'elle est encore en vie, mais je sais... je sais qu'elle n'aurait jamais abandonné Rose.*

*Je me réveille, groggy. Mes joues sont trempées.*

*Je ne peux pas pleurer, mais toutes les nuits, il semble que j'avale la mer entière, si bien que l'eau salée finit par s'échapper par mes yeux.*